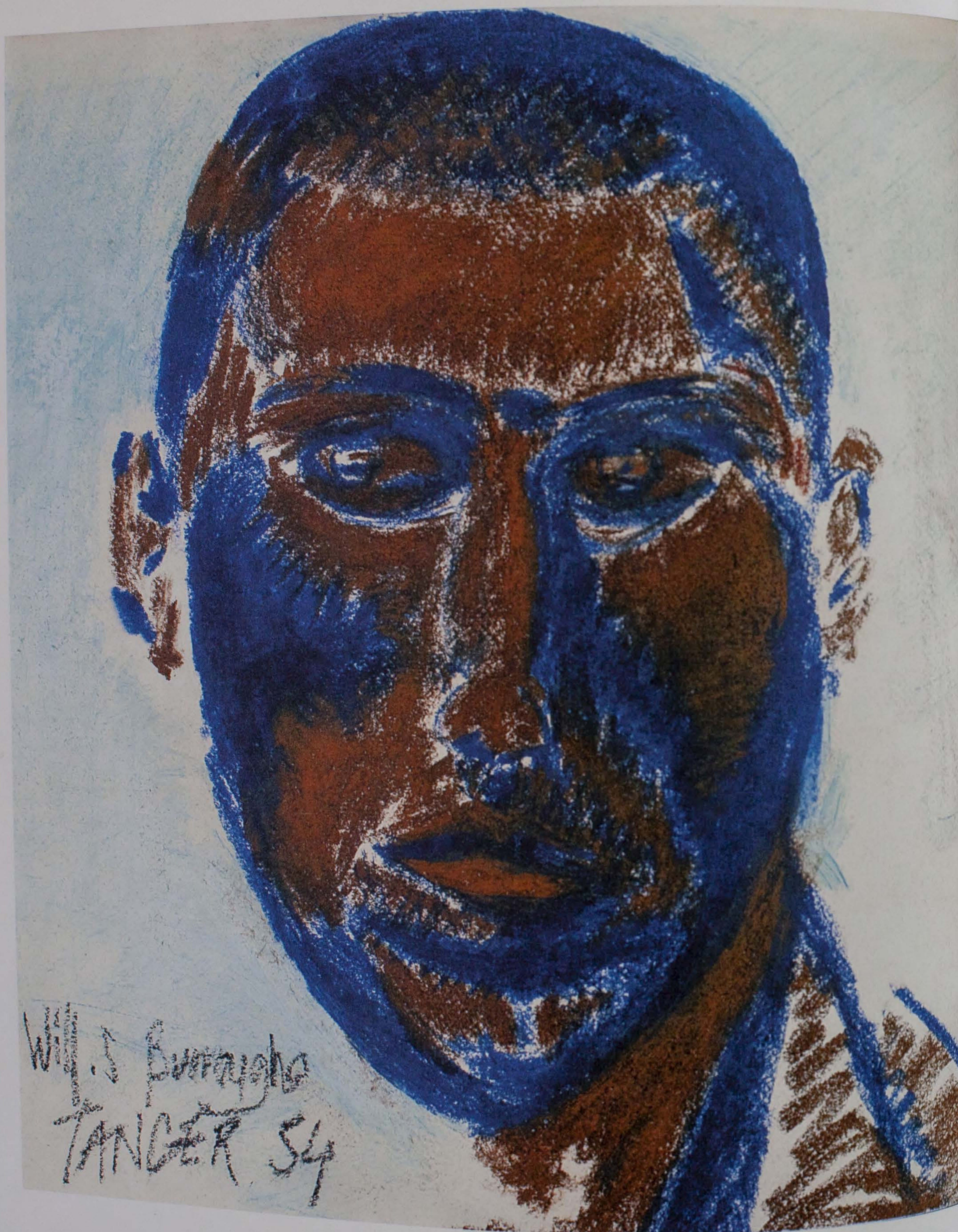


L'Amitié de Tanger.

Mona Thomas

Mona Thomas, écrivain et critique d'art, est notamment l'auteur de *Tanger 54*, 2012.



EN DÉCEMBRE 2011, devant la reproduction du Dessin que tout conduit à attribuer à Francis Bacon, Hassan Ouakrim, ami et voisin du peintre marocain Ahmed Yacoubi a pu dire : « Il y a eu un moment à Tanger où Ahmed faisait le portrait de Francis Bacon et Francis dessinait Ahmed – Je me demande si ça ne serait pas ce pastel. »

Il y a eu ce moment au XIX^e siècle où Tanger s'est regardée dans les yeux du peintre français Eugène Delacroix ébloui par la libre sauvagerie des corps, dévoré des beautés que partout il rencontrait. Il y a eu les deux séjours d'Henri Matisse dont celui de 1912 et sa réponse à l'épouse qui souhaite son prompt retour à Issy-les-Moulineaux : « C'est ici que je vois mon travail. » Vers 1950 il y a eu pour Robert Rauschenberg et Cy Twombly, étudiants américains, le violent désir de cette Afrique du Nord où deux maîtres si peu semblables étaient allés chercher on se demandait bien quoi. Puis ce fut l'époque « des gens de la Beat Generation et tout ça, fabuleux quand même non ? » dit aujourd'hui le peintre majorquin Miquel Barceló. Et il y a eu au milieu du XX^e siècle, par delà le bien et le mal, un continuum d'échanges entre différents artistes aussi libres que sans appartenance marquée, visiteurs étrangers et gars du coin, au gré d'affinités électives, au bénéfice premier d'une œuvre qui arrête, nourrit et retient. Souffrait-on du doute, d'une difficulté dans le travail, d'un arrêt sur image ? Chacun allait trouver à Tanger et à d'autres œuvres que la sienne le réconfort nécessaire pour surmonter et dépasser un moment délicat du parcours. Influences, révérence, rivalités bien tempérées, beaux gestes imprévisibles, parfois miraculeux : un nadir a existé, exubérant ou secret, signalé d'abord par Matisse embarqué sur les brisées de Delacroix. « Camino Real », « Chemin royal » en espagnol, l'ultime exposition de Cy Twombly à l'automne 2010 à Paris, reprend le titre de la pièce que Tennessee Williams avait écrite au café Fuentes dans le quartier du Socco « où tout le monde allait ». Si l'amitié de Tanger ne s'arrête pas avec l'ensemble des cinq tableaux traversés de fleurs, l'hommage à l'auteur d'*Un tramway nommé désir* marque la fin d'un âge d'or où les correspondances sensibles étaient tout. Et certaine générosité. Et la nécessité de se mesurer à un autre là-bas.

Francis Bacon (attribué à),
Dessin normand (William S. Burroughs,
Tanger 54), vers 1956

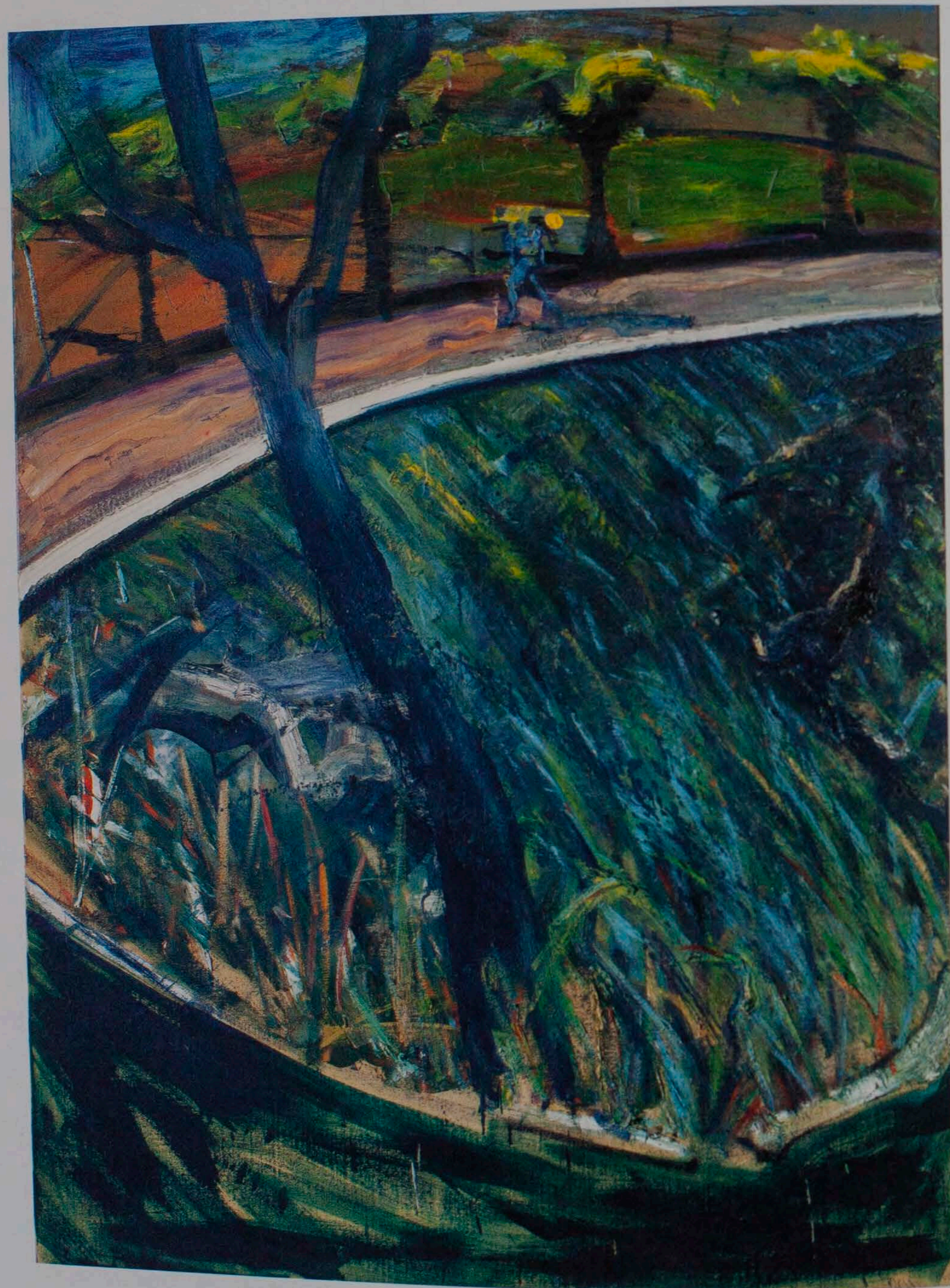
Chaque cité est palimpseste, chaque port. Et Tanger l'est davantage qui, propice au divers, accueille le trouble et le désorienté. À la croisée nord-sud des continents, le guide indique sa route au voyageur, non pour qu'il passe son chemin mais qu'il séjourne au contraire, travaillant le ferment de son art dans un monde intermédiaire où la quête est possible, la halte longue comme la plus folle excitation. Il semble attendu que Tanger, permissive au-delà du sens, carrefour international situé au point de bascule de l'Atlantique et de la Méditerranée, fasse advenir des œuvres neuves, exceptionnelles, sorties de crises longtemps après, pourquoi? Qu'importe l'énigme, l'animal humain cherche l'étranger en soi et l'artiste la grande œuvre pressentie mais pas encore là. Situation délicate pour Matisse vers 1910: Gertrude Stein et son frère Léo, ses mécènes américains installés à Paris, s'éloignent, captivés par Picasso. Au seuil de la maturité, Matisse homme du Nord cherche toujours son Sud. Lui semble-t-elle trop corsetée, la Corse où il est allé, et Cordoue, et Séville? Il pense beaucoup à l'exposition d'art islamique qui à Munich l'a tant impressionné, il aspire à la couleur pure et au mouvement délié qu'il a admirés chez Delacroix, il veut la transparence des voiles et le mystère des nudités. Aller plus loin dans la peinture lui devient synonyme de Tanger. Deux hivers entiers, Matisse connaît une fluidité sans accroc, une ouverture plus haute que le ciel d'Île-de-France, un soleil non parcimonieux, un bleu qui engendre d'autres bleus dans la lumière qui blessera si durement les yeux de Francis Bacon et qui lui est « tellement douce ».

1913: Gertrude Stein fascinée par les œuvres nouvelles soutient l'exposition Matisse consacrée au Maroc et file découvrir Tanger. Elle y retournera à plusieurs reprises, installée au Minzah où à sa suite « tout le monde » ira. Quinze ans plus tard, Gertrude Stein raconte tant et si bien Tanger au jeune musicien américain Paul Bowles qu'à son tour il s'y rend, accompagné de son mentor et amant le compositeur Aaron Copland qui s'en retournera seul. Bowles a trouvé sa ville – sa vie? À Tanger il se fait écrivain puis le grand agent bientôt, traducteur, éditeur et producteur d'un nombre impressionnant d'artistes du Maroc. Les expressions singulières que la cité aimée lui découvre passionnent définitivement celui qui étudiera l'arabe marocain sa vie durant. Bowles est de ces artistes américains à inventer que Paris est une fête ou Tanger un amour, comme disait Jack Kerouac. Le corpus produit par ces étrangers passionnés dresse-t-il dans la place même la forme d'une ville que ses habitants ne reconnaissent pas toujours? Mais l'art où qu'il advienne crée de l'inconnu et développe les mythologies inédites d'un univers que le natif de la cité saura bientôt se réapproprier. Et Bowles enfin est un génie – bon ou mauvais selon les points de vue – détonateur de rencontres. Dans son orbe tanjaoui les

correspondances s'accélèrent, les œuvres s'invitent, une image en appelle une autre, un peintre un poète.

Matisse attiré par un Orient heureux avait d'abord trouvé la pluie. Des torrents noirs dans un labyrinthe de ruelles et la misère partout. En 1953 les jeunes Rauschenberg et Twombly, venus à Tanger pour un tas de raisons pas toutes connues d'eux-mêmes, essuient des torrents de pluie. Le jour où le soleil réapparaît, Bob et Cy, loin de s'installer devant le chevalet à la fenêtre de Matisse, franchissent les portes de la ville en direction de Tétouan la Mauresque et des montagnes du Rif. Bowles a préparé la balade, Yacoubi, prince et pâtissier en paradis artificiels est le guide. On file en décapotable comme à la fin du film de Hans Richter, *Huit sur huit*, et rien n'est plus éloigné de la Caroline du Nord que les villages de la chaîne du Rif où on alterne thé à la menthe et narguilé. On n'est pas plus de passage ici qu'en Amérique, il s'agit de vivre son art partout où il n'est pas évident qu'il soit. Et quel enseignement accordé aux paroles ouvertes du Black Mountain College que ces jours passés à regarder des femmes, des enfants et des vieillards tisser, broder, broyer les couleurs. C'est plus que jamais apprendre, sans qu'il soit besoin de demander à Ahmed de traduire le dialecte des montagnes puisque la vie est là. On est ébloui. Et comme on était disponible on a été touché. On reviendra après que le temps, grand révélateur d'images, aura fait son œuvre du choc d'un Maroc que tous ne ressentent pas.

Francis Bacon entame ses allers et retours Londres-Tanger en 1956 pour rejoindre Peter Lacy son grand amour et ex-pilote anglais de la RAF devenu pianiste de bar. Sale histoire. Bacon se console en lisant les lettres de Van Gogh et il ouvre son atelier de la médina à Ahmed Yacoubi qui vit avec Paul Bowles et veut apprendre la peinture. Yacoubi, le seul élève que Bacon aura jamais, le seul à le voir travailler dans l'atelier, à partager avec lui l'effroyable intimité du tableau, est également un de ses modèles – toujours choisis parmi les amis. Le Sud de Bacon c'est Tanger comme Tarascon est celui de Van Gogh et du tableau détruit pendant la Seconde Guerre mondiale. Bacon s'appuie sur une photo de Yacoubi pour réaliser la série de tableaux d'une folie qui le consume – son hommage au *peintre sur la route de Tarascon*. Le peintre et son double est la figure qui semble alors poursuivre Bacon pour le meilleur et pour le pire. Il retient de l'affiche du film de Minnelli narrant « la vie passionnée de Vincent Van Gogh » l'imaginaire de deux hommes en buste, Kirk Douglas dans le rôle-titre et l'original en autoportrait. Le motif de proches qui s'épaulent, cet être ensemble et séparés par amour ou par amitié, ce moment parfait d'un intenable rapprochement, voilà ce que Bacon veut peindre. Après les deux Américains côte à côte à la fenêtre à Rome, il représentera



William Burroughs et Peter Lacy dans un dyptique dix ans plus tard, au temps des chefs-d'œuvre. Mais ils apparaîtront séparés, exilés de l'amitié de Tanger où on rencontre tant d'hommes déambulant ainsi à deux. Le portrait de Burroughs devait s'adjoindre au portrait de Yacoubi dont mon livre *Tanger 54* est le premier lieu d'exposition. Ce Dessin fait par jeu, tendresse ou pédagogie et grâce auquel Francis Bacon renoue un instant avec le pastel de sa jeunesse bouleversée, porte à l'emplacement de l'épaule l'inscription qui marquait la place de l'ami. Ce vieux Bull, Francis projetait de le dessiner là, près d'Ahmed, mais le temps a passé, le peintre a jeté l'éponge, il ne fera rien de bon ici. Pour Bacon, le visage des aimés et la sensation des couleurs attendraient les chefs-d'œuvre à venir qui devaient en passer par le chaos de Tanger pour exister. En 1956, la France qui s'était installée – avec d'autres nations – à Tanger en 1912 plie bagage. Matisse, soucieux de trouver en tout une distance, s'était tenu à l'écart des turbulences d'une arrivée, Bacon vit au cœur de la tourmente : départs, arrestations, fermetures, interdictions. Et les prisons remplies d'amis... marocains.

Delacroix entreprend à Paris les grandes compositions orientalistes à dessein desquelles il a rempli plusieurs grands carnets de croquis. Matisse rapporte de nombreux tableaux achevés mais garde ses *Odalisques* pour Issy-les-Moulineaux. L'art comme l'amitié fait son miel de l'après-coup, on vit les choses et elles se développent hors du lieu qui les avait provoquées. Trente-cinq ans rapprochent un croquis de bateau, au dos d'une carte postale de Matisse à sa fille alors qu'il fait route vers Tanger à bord du *Ridjani*, des deux triangles blanc sur fond bleu – *Les Voiles* –, pur dépouillement de papier découpé à Nice en 1947.

Bob Rauschenberg emportera beaucoup du Maroc et peut-être surtout les images renouvelées des animaux de son enfance texane. Bientôt tout va exploser, le Pop est prêt, paré comme une chèvre trophée trônant sur de somptueux tapis au milieu d'écheveaux de laine sur un marché du Rif.

Accomplissement, durée, résonance, Cy Twombly ne tardera pas à s'installer en Méditerranée, versant italien. À la vie à la mort, fidèle à Gaeta comme Bowles à Tanger. L'hommage aux aînés comptant parmi les nombreux enjeux d'une œuvre à la frontière des genres, il fallait à Twombly ce ciel d'Orient au-dessus du berceau de l'Occident. Il lui fallait le soleil avec les fleurs joyeuses et rouges qui seules conviennent à une extrême amitié.

Existe-t-il un sentiment tragique du carrefour ou seulement des symétries renversantes ? Ahmed Yacoubi a quitté Tanger pour New York que Bowles lui a fait connaître après s'en être pour de bon détourné, lui. Mais Yacoubi à New York n'oublie pas le Maroc. À Soho il compose le livre

de ses recettes de cuisine tanjaoui. Il peint, expose ses tableaux et fait théâtre d'un conte de son enfance à Fèz pour lequel Burroughs revenu de toutes les drogues donne un texte magnifique. Paul Bowles réalise enfin un rêve de vingt ans : ouvrir au monde, c'est-à-dire à New York, les littératures du Maroc en partage avec ce qui s'écrit de plus vif dans l'Amérique de 1970. On n'imagine pas aujourd'hui une revue littéraire trimestrielle d'abord publiée à Tanger pour une diffusion new-yorkaise. Bowles a la même ambition pour son port d'attache marocain qu'autrefois les créateurs de la *Paris Review* pour la capitale – alors – des arts. Dans chaque livraison d'*Antheus*, organe décisif d'une littérature prometteuse et qu'aucun océan ne sépare vingt-quatre années durant, poètes berbères et nouvelles américaines se côtoient, récits de rêves, contes et comptes rendus de lectures. Mohammed Choukri, Joyce Carol Oates, Yannis Ritsos, Mohammed M'rabet, Cormac MacCarthy, Ann Sexton... En couverture des premiers numéros, un dessin de Ahmed Yacoubi donne un ancrage universel aux encres de la tradition marocaine. Ainsi des peintres et des écrivains ont eu accès – même peu, même mal – à un orientalisme fantasmé et accompli par ses inspireurs mêmes.

Et dans son grand âge, les deux dernières décennies du vieux XX^e siècle où il se créait une pièce par an au cinéma Rif, Paul Bowles qui n'a jamais cessé d'être d'abord un musicien, rappelle Miquel Barceló, en composait l'accompagnement sonore tout en suivant les productions d'auteurs marocains édités à Paris. En 1987, Daniel Rondeau a fondé avec des amis les éditions Quai Voltaire. Rondeau fait découvrir au lecteur francophone les écrivains marocains que Bowles l'invite à lire et Paris découvre l'auteur d'*Un thé au Sahara* qu'aucun éditeur parisien ne semblait connaître. D'où la nécessité de fonder cette « maison consacrée à la littérature et aux voyages », des livres bleus pour ce qui s'écrit à Tanger, un bleu que Matisse aurait peint en premier.

Cy Twombly aura revu en pensée « les vieux chevaliers, les rêveurs et les voyous » que sont les personnages de *Camino Real* : Don Quichotte, Lord Byron, Casanova, le baron de Charlus, Marguerite Gaultier – nul doute qu'il les a fréquentés en compagnie de Tennessee. Cependant l'Hermès des Grecs indique encore la direction. Plus qu'un cadre au passé déjanté, l'amitié de Tanger est une façon de s'épauler qui voyage bien, au train du temps. Un impact invisible, n'était l'instantané d'une soirée à New York où Rauschenberg et Bacon hilares se trouvent et se serrent dans les bras – ils se connaissaient donc, ces deux-là ?

Paul Bowles, Gregory Corso et
William S. Burroughs à la villa Muniriya,
Tanger, 1961

Ahmed Yacoubi et Tennessee Williams,
vers 1954



Tangier Friendship.

Mona Thomas

*Mona Thomas, writer and art critic,
is notably the author of: 'Tanger 54, 2012.'*



In December 2011, looking at the reproduction of the Drawing—for which everything leads to a Francis Bacon attribution—Hassan Ouakrim, friend and neighbour of the Moroccan painter Ahmed Yacoubi commented: “There was a time in Tangier when Ahmed made the portrait of Francis Bacon and Francis drew Ahmed—I wonder if this could not be that pastel.”

There was a time in the nineteenth century when Tangier was looked at through the eyes of the French painter Eugène Delacroix dazzled by the untamed freedom of the bodies, devoured by beauties he encountered everywhere. There were Henri Matisse’s two sojourns including that of 1912 and his answer to his wife urging his quick return to Issy-les-Moulineaux: “Here is where I see my work.” Around 1950 for American students Robert Rauschenberg and Cy Twombly there was the passionate desire for this North Africa, where two masters so little alike went to search for one wonders what. Then came the era of “the Beat Generation people and all that, fabulous though, no?” says the Mallorcan painter Miquel Barceló today. And in the middle of the twentieth century, there was a continuum of exchange between various artists, beyond good and bad, simply free without any marked affiliation, foreign visitors and locals, just following elective affinities, producing results that stop, nurture and grip. Suffering from doubt, a difficulty in the work, a picture at a standstill? Each would go to find in Tangier and in the works of others the solace needed to overcome and move beyond a critical moment on their path. Influences, reverence, well-tempered rivalries, unpredictable, marvellous sometimes miraculous beaux gestes: a nadir existed, showy or secret, pointed out first by Matisse, who set off in the footsteps of Delacroix.

Camino Real, Royal Road in Spanish, Cy Twombly’s final exhibition in the fall of 2010 in Paris, borrows the title of the play that Tennessee Williams had written at the Café Fuentes in the Socco quarter “where everyone went”. While Tangier friendship does not stop with the group of five paintings criss-crossed by flowers, the tribute to the author of A Streetcar Named Desire marks the end of a golden age where subtle correspondences were everything. And a certain generosity. And the need to measure up to another there.

Truman Capote, Jane et Paul Bowles,
vers 1954

Every city, every port is a palimpsest. And even more so Tangier, being so conducive to diversity, welcomes trouble and lost souls. At the North-South crossroads of the continents, the guide shows the traveller his route, not so that he continues on his way, but on the contrary so that he stays, fermenting his art in an intermediary world where the quest is possible, both the long stay and the wildest excitement. It seems expected that unreasonably permissive Tangier, international crossroads where Atlantic and Mediterranean meet, would cause exceptional new works to appear, long after a crisis, but why? Whatever the mystery, the human animal looks for the stranger within and the artist the great work, foreshadowed but not yet there. Around 1910, uncomfortable situation for Matisse: Gertrude Stein and her brother Leo, his American patrons living in Paris, grow distant, captivated by Picasso. At the threshold of maturity, Matisse man of the North is still looking for his South. Did Corsica, where he went, seem too corseted to him, and Cordoba, and Seville? He is thinking a lot about the Islamic art exhibition in Munich that had so moved him, he is seeking the pure colour and uninhibited movement that he admired in Delacroix, he seeks the transparency of veils and the mystery of nakedness. For him going further in painting becomes synonymous with Tangier. Two whole winters Matisse knows a fluidity without a hitch, an opening higher than the sky of Île-de-France, a never stingy sun, a blue that kindles other blues in a light that would so badly hurt Francis Bacon's eyes yet which is "so very sweet" to him.

1913: Gertrude Stein fascinated by the new works supports Matisse's exhibition devoted to Morocco and rushes to discover Tangier. She would return there repeatedly, staying at the Minzrah where "everyone" would follow in her wake. Fifteen years later, Gertrude Stein speaks so much and so well about Tangier to the young American musician Paul Bowles that he also goes there accompanied by his mentor and lover the composer Aaron Copland who would return alone. Bowles had found his city—his life? In Tangier he becomes a writer then soon the agent, translator, publisher and producer of an impressive number of Moroccan artists. Singular expressions that the beloved city passionately, definitively reveals to him, he would study Moroccan Arabic for the rest of his life. Bowles is one of those American writers like Jack Kerouac who would claim that Paris is a feast and Tangier a love. Does the corpus produced by these passionate foreigners build the shape of a city that its inhabitants don't always recognize? But art, wherever it happens, creates the unknown and develops new mythologies of a world that the city's natives will soon reappropriate. And Bowles after all, is a genius—good or bad according to the point of view—a detonator of encounters. In his Tanjaoui sphere

the connections accelerate, works go back and forth, one image calls out to another, a painter a poet.

Matisse first drawn by a cheerful Orient found rain. Black torrents in a labyrinth of alleys and poverty everywhere. In 1953 the young Rauschenberg and Twombly who came to Tangier for a lot of reasons not all of which they knew themselves, shake off sheets of rain. The day the sun breaks through, Bob and Cy, far from settling in at the easel of Matisse's window, take off through the city gates in the direction of Tetouan and the Rif Mountains. Bowles had prepared the trip, Yacoubi, prince and confectioner of artificial paradises is the guide. They drive a convertible like at the end of Hans Richter's film, 8 x 8, and nothing is further from North Carolina than the villages of the Rif Mountains where one alternates mint tea and shisha. They are no more just travelling through than they were in America, it's a matter of living one's art everywhere where it's not obvious to find it. And what lessons fit better with the open message of Black Mountain College than those days passed watching women, children and old men weave, embroider and grind colours. It is learning more than ever, without even needing to ask Ahmed to translate the mountain dialect because life is there. They are dazzled. And because they are open they are touched by it. They would come back to it after time, that great revealer of images, had brought about the shock of a Morocco that not everyone can feel.

In 1956 Francis Bacon starts his London-Tangier comings and goings to join Peter Lacy, his great love and former pilot in the RAF now a pianist in a bar. Nasty story. Bacon takes comfort in reading Van Gogh's letters and opens his medina studio to Ahmed Yacoubi who lives with Paul Bowles and wants to learn to paint. Yacoubi, the only pupil that Bacon would ever have, the only person to see him work in his studio, to share with him the terrible intimacy of the painting, is also one of his models—always chosen from amongst his friends. Bacon's south is Tangier, as Tarascon is that of Van Gogh and of the painting destroyed during the Second World War. Bacon works from a photo of Yacoubi when making, in a consuming frenzy, the series of paintings—his tribute to Painter on the Road to Tarascon. The painter and his double is the figure that then seems to follow Bacon for better and for worse. From the poster of Minelli's film recounting Van Gogh's Lust for Life, he keeps the image of head-and-shoulder portraits of two men, Kirk Douglas in the title role and the original in self-portrait. The motif of intimates who shoulder each other, this being together and separated by love or friendship, this perfect moment of an untenable closeness that is what Bacon wants to paint. After the two Americans side by side at the window in Rome, he would

picture *William Burroughs and Peter Lacy in a diptych* ten years later in his masterpiece days. But they would appear separated, exiled from the friendship of Tangier where one meets so many men strolling in twos. The portrait of Burroughs should have joined that of Yacoubi, for which my book *Tanger 54* is the first exhibition space. This *Drawing made for amusement, tenderness or instruction*, and thanks to which Francis Bacon picked up for an instant with the pastel of his troubled youth, bears at shoulder level the inscription that marked the friend's place. Francis planned to draw this old Bull there, next to Ahmed, but time passed, the painter threw in the towel, he would do nothing worthwhile here. For Bacon, the faces of loved ones and the colour sensations would await the masterworks to come that must first pass through the chaos of Tangier to exist. France, which had been entrenched with other nations in Tangier since 1912, packed its bags in 1956. Matisse, always anxious to keep at a distance, stayed back from the turbulence of arrivals, Bacon lives at the heart of the storm: departures, arrests, closings, interdictions. And the prisons fill up with friends... Moroccans.

In Paris Delacroix begins his famous Orientalist compositions from drawings with which he had filled several large sketchbooks. Matisse brings back many completed paintings but kept his *Odalisques* at Issy-les-Moulineaux. Art like friendship proves itself in the aftermath, we live things and they develop outside of the place that triggered them. Thirty-five years connect a sketch of a boat on the back of a postcard that Matisse sent to his daughter while traveling to Tangier aboard the *Ridjani*, with the two white triangles on a blue ground—*Les Voiles*—pure starkness of paper cut out in Nice in 1947.

Bob Rauschenberg would bring much back from Morocco and perhaps most of all the revisited animal images from his Texas childhood. Soon everything would explode, Pop is ready, prepared like a goat trophy enthroned on sumptuous carpets in the middle of wool skeins at a Rif marketplace.

Completion, interval, resonance, Cy Twombly would soon settle in the Mediterranean versus Italy. In life and in death, faithful to Gaeta as Bowles to Tangier. A tribute to his elders is among the many concerns in an oeuvre on the edge of genres, Twombly needed this Oriental sky above the cradle of the West. He needed the sun with flowers, joyful and red, which alone are fitting for an extreme friendship.

Is there a tragic sentiment of a crossroads or only amazing symmetries? Ahmed Yacoubi left Tangier for New York to which Bowles had introduced him before he himself left for good. But Yacoubi does not forget Morocco in New York. In Soho he concocts the cookbook of his Tanjaoui recipes. He paints, exhibits his pictures and creates theatre from a tale of his childhood in Fez for which

Burroughs back from every drug provides a magnificent text. Paul Bowles finally accomplishes a twenty-year dream: share with the world—meaning New York—Moroccan literature along with the liveliest American writers of the 1970s. It's hard to imagine today a quarterly literary review published first in Tangier then for New York readers. Bowles has the same ambition for his homeport in Morocco as once held by the founders of the Paris Review for the—then—capital of the arts. In each delivery of *Antheus*, a decisive mouthpiece for promising literature and one that no ocean could separate for twenty-four years running: Berber poets and American short stories share space with dream journals, tales and book reviews. Mohammed Choukri, Joyce Carol Oates, Yannis Ritsos, Mohammed M'rabet, Cormac McCarthy, Anne Sexton... On the cover of the first issues a drawing by Ahmed Yacoubi gives a universal anchor to the inks of Moroccan tradition. Thus painters and writers had access—even a bit, even poorly—to an orientalism imagined and carried out by its very instigators.

And in his old age, the last two decades of the twentieth century when a piece was created each year for the Rif cinema, Paul Bowles never stopped being a musician first, recalls Miquel Barceló, composing musical accompaniment while at the same time supervising the productions of Moroccan authors published in Paris. In 1987, Daniel Rondeau and friends founded *Quai Voltaire* publishers. Rondeau introduced francophone readers to Moroccan writers that Bowles invited to read and Paris discovered the author of *The Sheltering Sky* that no other Parisian publisher seemed to know. Thus the need to found this "house devoted to literature and travel", blue books for what is written in Tangier, a blue that Matisse would have been the first to paint.

Cy Twombly would see again in his thoughts "the old chevaliers, the dreamers and the punks" that are the characters of Camino Real: *Don Quixote*, Lord Byron, Casanova, Baron de Charlus, Marguerite Gaultier—he surely visited them in the company of Tennessee. However the Greek *Hermes* still shows the direction. More than just the context of a wild past, Tangier friendship is a way of helping each other that travels well through time. An invisible impact, were it not for the snapshot of a New York party where a laughing Rauschenberg and Bacon meet and hug each other—they knew each other, then, those two?